

Agora, le talent en partage

Le centre culturel de Boulazac fait depuis vingt-cinq ans le pari d'une programmation exigeante, et pourtant habile à fédérer des publics de tous milieux et de tous âges. Son identité est aujourd'hui fortement empreinte de ses affinités pour les multiples avatars du cirque.

Boulazac, par un brio certain à éveiller la curiosité, s'est extirpée de l'ombre de sa grande voisine périgourdine. Cette propension à s'envelopper d'une aura peu en proportion avec sa démographie de moins de 7 000 habitants, relève avant tout d'un volontarisme ambitieux, qui entend relier dans un projet cohérent l'urbanisme, l'économie, les aspects sociaux, culturels et sportifs. En 1987, sous l'impulsion du maire Lucien Dutard et de son adjoint Jacques Auzou, vont commencer à pousser sur des terrains en friches, des structures champignons agrégées sous le terme très démocratique d'Agora. Parés d'une architecture très anguleuse caractéristique de cette période, surgissent un hôtel de ville, une bibliothèque et une salle de spectacle d'une jauge de 500 places, même une chapelle, à quelques encablures du centre historique, trop éloigné des flux économiques.

À l'époque, une bonne partie de la richesse de l'agglomération se concentre sur le territoire de Boulazac, qui accueille une des premières zones commerciales et industrielles d'envergure dans le département. Cette manne n'est pas dilapidée en projets ponctuels, mais mise au service d'une réflexion globale sur le rôle d'une cité moderne.

Les idées des édiles d'alors et de l'architecte Philippe Grandou, continuent d'ailleurs d'animer l'esprit du nouveau centre ville. Jacques Auzou est depuis devenu l'inamovible maire de la cité. Le brassage citoyen est toujours de rigueur, lorsque dans le vaste hall commun se côtoient des personnes en quête de papiers d'identité à l'hôtel de ville et des abonnés qui vont retirer leur place pour le prochain spectacle.

La carte de visite de Boulazac s'est donc écrite au gré de volontés paradoxales, presque provocantes pour l'époque : un centre moderne qui apparaît *ex nihilo*, dans une ville de banlieue, elle-même appartenant à un département rural au riche patrimoine historique.

Aujourd'hui, l'Agoraphilie est un doux symptôme qui touche désormais tous les amateurs de culture de l'agglomération périgourdine. C'est avant tout la promesse de spectacles de qualité dans une salle dont les qualités de base, en priorité les propriétés acoustiques, lui ont permis de vieillir harmonieusement. « La salle a évité à peu près tous les écueils classiques pour ce genre de lieux, apprécie Frédéric Durnerin, son directeur depuis 1997. Celui de la pauvreté d'équipement, mais surtout celui de la polyvalence qui caractérise beaucoup de villes moyennes, où ce genre de structures est mis à contribution par beaucoup d'associations. » Sa spécialisation dans le spectacle vivant, théâtre, danse ou musique, alliée d'emblée à une grande pertinence de programmation, ont érigé l'Agora en référence dès sa mise en service, alors que sa cousine de Périgueux se restructurait également pour offrir aux artistes et au public un écrin irréprochable.

La scène de Boulazac peut s'enorgueillir d'un superbe florilège de spectacles qui ont construit sa jeune histoire tout en marquant les mémoires des spectateurs. De Patrice Chéreau à Olivier Py, de Rodrigo Garcia à Claude Nougaro, en passant par Goran Bregović, l'éclectisme s'y marie avec l'exigence. « Si les noms ne résument pas un projet, ils disent néanmoins son ambition, sa philosophie politique, la pérennité d'un engagement », résume Frédéric.

Un militantisme du nouveau cirque

La reconnaissance locale va rapidement se muer en réputation nationale dans les années 2000, avec un projet de plus en plus forgé au feu renaissant des univers circassiens. L'appétence de

Frédéric Durnerin pour les formes contemporaines du cirque, qui ont insufflé une nouvelle vigueur à cet art populaire, se manifeste dès la fin des années 90. « C'est l'accueil de Johan Le Guillerm, en 1998, qui a fait basculer l'Agora dans l'empathie avec ces formes itinérantes et ce qu'elles racontaient. Il a donné chez nous cinq représentations de *Où ça*, son premier spectacle. » L'Agora représente alors la plus petite salle de la tournée de Le Guillerm. Les futures grandes compagnies, comme celle des Arts Sauts, ne s'y trompent pas, l'esprit militant qui anime l'Agora les incite à choyer l'outsider périgourdine, pour balbutier de conserve. « Une sorte d'engagement artisanal nous habitait, sur une échelle où on pouvait encore percevoir les notions de famille artistique, de troupe, au sens populaire des termes. » La marque Agora devient dès lors davantage un concept qu'un lieu, car les accointances avec les virtuoses des chapiteaux sous-entendent une délocalisation scénique. Sans négliger les autres formes de spectacles, qui continuent à faire les beaux jours de la salle, Frédéric et son équipe doivent s'accoutumer à de nouveaux paramètres, liés au montage et à la gestion des chapiteaux. Moins de confort, plus de risques, mais l'enthousiasme compense. D'autant qu'ils n'en sont pas à leurs premières armes hors les murs. Pour les dix ans de l'Agora, ils avaient déjà dessiné l'itinéraire d'un camion-théâtre, passé par les places des villages partenaires de la communauté de communes d'Isle-Manoire. Il s'agissait alors, et il s'agit encore, de rendre visible et évident l'espace d'un territoire, par des sorties renouvelées en parfaite complémentarité avec une programmation plus sédentaire. « Nous souhaitions développer une relation particulière avec notre environnement géographique. »

En 2001, un premier palier de reconnaissance est atteint, quand l'Agora devient scène conventionnée pour les arts de la piste. Puis la venue de la compagnie de Jérôme Thomas en 2006, qui y prépare le premier ballet de jonglage au monde, a aussitôt des répercussions internationales dans les milieux de gravitation du cirque. Le volontarisme dans la diffusion, aussi novateur fût-il, n'aurait pas suffi à asseoir la notoriété de la petite scène face aux goliaths des grandes métropoles, il fallait qu'elle devienne concomitamment un pôle majeur de création. En 2011, deux mois sous chapiteau, plus un mois et demi sur le plateau de la salle, auront été consacrés au travail en résidence.

Maintenant, qu'elles plantent leur vaste vaisseau sur la plaine de Lamoura ou leur réceptacle intimiste à la guinguette de Barnabé, les compagnies de cirque savent que leur imagination foisonnante trouve une caisse de résonance privilégiée. La malléabilité de l'espace sous les chapiteaux est mère de toutes les audaces, comme quand elle propose aux spectateurs de s'éblouir des périlleuses envolées des Arts Sauts, confortablement allongés dans des transats. Cette connexion s'est naturellement prolongée en 2010 par l'obtention du label « Pôle national des Arts du Cirque », dont seulement dix villes de France peuvent se prévaloir. Cinq pôles nationaux existent en Aquitaine, seul celui de Boulazac est lié au cirque. Le cahier des charges qu'il implique permet d'inscrire le projet culturel au cœur de la cité, en partenariat avec le département et la région. « Cela offre une permanence bienvenue pour la création, continue Frédéric, des perspectives de développement pour les compagnies, notamment grâce à une sécurité budgétaire plus visible dans la durée. »

Une compagnie s'installe

L'investissement par le projet cirque ne se limitera bientôt plus au territoire de la commune, ou de la communauté de communes. Il sera en 2012 prolongé par un partenariat avec l'Agence culturelle départementale Dordogne-Périgord, à travers des coproductions qui permettront d'ouvrir le rêve des chapiteaux à cinq nouvelles villes, et d'installer ainsi la Dordogne comme un département pilote en matière de démocratisation territoriale du « nouveau cirque ».

Cet effort de diversification géographique ne pouvait se concevoir, pour les élus et le directeur de l'Agora, sans qu'auparavant ait été entreprise une recherche parallèle de satisfaction de tous les publics, à commencer par le plus jeune. Le développement de classes à Projet artistique et culturel suscite un accroissement exponentiel des demandes scolaires. En 2011, plus de 700 enfants bénéficient d'interventions professionnelles, assurées par deux écoles locales de cirque, Ini'Cirque, de Coulounieix-Chamiers, et Cirquième Sens, de Bergerac. Le succès des ateliers ne se dément pas, et permet de stimuler l'éveil culturel et physique des enfants par des progressions ludiques.

Fidèle aux perspectives tracées par ses concepteurs, le centre culturel Agora demeure donc une bulle créative en perpétuelle expansion. Sa croissance est loin d'être terminée, et prochainement une médiathèque devrait venir s'accrocher aux bâtiments existants, avec un auditorium de 120 places. Boulazac aura ainsi balayé tout le spectre des structures aptes à recevoir des spectacles, puisque à quelques mètres de l'Agora trône l'immense palio, ce Zénith périgourdin qui peut absorber jusqu'à 6 500 spectateurs dans son ventre polyvalent. Mais l'ultime gageure qui accélère le pouls de Frédéric Durnerin est davantage d'ordre artistique qu'architectural. Il projette d'accueillir d'ici peu une compagnie de renom, à demeure ou plutôt à chapiteau, sur la commune de Boulazac. C'est le collectif AOC qui bénéficiera de cette résidence permanente. « Ils sont jeunes et turbulents, se réjouit Frédéric, ça ne peut que dynamiser les liens avec tout l'environnement culturel de l'agglomération. » Cette Appellation d'Origine Circassienne a été estampillée en 2000, sur le regroupement de six artistes de cirque et d'une administratrice. Danseurs, acrobates, comédiens régaleront tous les amateurs de cirque contemporain, de plus en plus nombreux en Dordogne. À l'Agora, le cirque a donc trouvé autant un refuge idyllique qu'un tremplin vers toutes les expérimentations. En retour, il permet à la programmation de l'Agora de ne jamais ronronner. Le vent nouveau que la structure boulazacoise a fait souffler, dès son origine, n'est pas près de cesser de rafraîchir la culture périgourdine.

Hervé Brunaux